



# LE QUÉBEC C'EST ELLE!

**D**errière les hautes fenêtres mousselinées, le soleil s'infiltré entre les giboulées de ce 30 mars parisien. Debout dans le bureau jaune et bleu de la rue Pergolèse, sous le sourire goguenard de René Lévesque, nous attendons la nouvelle Déléguée générale du Québec à Paris. Et puis la porte s'ouvre derrière nous, Louise Beaudoin est là.

Menuë, habillée d'un tailleur gris fer très b.c.b.g.,<sup>1</sup> elle nous tend la main, nous met à l'aise, s'assoit. Je cherche ses yeux, tout ce que j'ai vu d'elle avant, en close-up sur papier glacé, son regard vert sous la frange foncée, frappant en effet, direct, dense, dénué de toute naïveté. «Un bon homme politique, un gars de la gang», disaient d'elle journalistes et parlementaires.

Saura-t-elle parler d'elle autant que de l'entente avec Péchiney ? Nous que les échanges industrialo-commerciaux franco-québécois passionnent moins et qui fréquentons trop peu, sans doute, les femmes de pouvoir, nous méfions légèrement du personnage. N'a-t-elle pas déjà lancé, en pleine campagne référendaire : «Le discours féministe, nous l'avons essayé mais ce n'est pas le bon. Nous comptons sur les maris, qui ont plus tendance à voter oui, pour convaincre les femmes.» Une simple boutade, bien sûr.

Questions habituelles, questions féministes habituelles, elle nous répond de bonne grâce. Parfois habile, saupoudrant ses propos d'un zeste féministe à notre égard. Parfois démunie : à 38 ans, elle sait qu'elle n'aura pas d'enfant... «mais changeons de sujet». Sous le cuir tanné par 20 ans de politique, se découvre soudain un coin de peau fraîche, le luxe de la franchise, de l'émotion : elle reconnaît son ignorance de la littérature féministe, ses réticences face à «l'extrémisme», son conditionnement aux valeurs traditionnellement mâles de la politique, ses limites. De temps en temps, elle éclate de rire, abruptement et je vois pointer l'irrévérencieuse, «Zonzon la tomboy», l'enfant prodige et

gâtée, tenant tête à son chef René Lévesque au congrès de décembre 1981, et pourtant l'une des seules à le tutoyer.

Deux heures plus tard, nous sommes faites. Plutôt qu'impressionnées par ses réponses, nous voilà séduites par ce charme fait d'habileté et de simplicité chaleureuse. Nous ne sommes pas les premières. Depuis son entrée en fonction, le 5 mars, les médias français ne la lâchent pas d'une semelle. Du

# EC

conservateur Figaro aux socialistes Martin et Nouvel Observateur, on accueille en vedette cette jeune diplomate à qui 15 ans de relations franco-québécoises directes et privilégiées donnent quasi un statut d'ambassadrice. À quoi tient, selon elle, ce brouhaha inhabituel ?

«Beaucoup, bien sûr, au fait que je suis une femme et que j'ai 38 ans ; les deux sont rares dans le monde un peu compassé de la diplomatie. Mais, ce premier étonnement passé, c'est ma connaissance des dossiers et du Québec qui compte. Je suis ici pour représenter le Québec et, sur le plan de la compétence, le charme ne joue plus.

«Il y a autre chose : des 150 ambassades sur la place de Paris, pas plus d'une vingtaine sont vraiment actives et suscitent de l'intérêt. Le Québec en est. Davantage que le Canada, plus traditionnel. Et la culture québécoise fait encore la manchette : quand Gilles Vigneault, Ginette Reno, Fabienne Thibeault ou, ces jours-ci, Jean Lapointe arrivent et «font un plat» à l'Olympia, leur succès contribue à créer un certain climat.»

## Charme

**LVR** : «Quand même, n'êtes-vous pas agacée par ce traitement des médias ? Aurait-on accueilli Yves Michaud dans le Nouvel Observateur sous la rubrique «charme», en décrivant ses beaux yeux bleus et sa moustache si virile et bien taillée ?»

**LB** : (Elle éclate de rire) «Il aurait peut-être bien aimé ça, Michaud le séducteur ! Mais, blague à part, ça m'amuse plus qu'autre chose. Je serais plus agressive si on ne retenait que ça. Dans le Nouvel Obs., Georges Mamy, que je connais bien, fait la moitié de son article sur mon «charme» mais il ajoute : «Attention, si jamais vous ne la prenez pas au sérieux, malgré son air de collégienne!». Avec, sous la photo, «Pitié pour ceux qui la sous-estimeraient». Alors le début me fait plutôt sourire. D'autant plus que je ne me suis jamais définie comme «une jeune femme jolie et gentille». Je n'ai rien de cela au sens où j'ai toujours été très déterminée, très affirmée, même à l'école, et jamais considérée comme une femme soumise.»

En effet, cette étoile montante de la nouvelle garde péquiste a connu un parcours exemplaire. Née en 1945 dans une vieille famille bourgeoise de Québec – son père Jean-Robert est juge à la Cour supérieure –, Louise est éduquée à Jésus-Marie, un couvent réservé aux jeunes filles bien. Si elle s'inscrit ensuite en histoire à l'université Laval, c'est que sa famille de juristes ne «voit pas d'un bon œil une fille aller en droit». En 1966, elle croise René Lévesque, alors ministre libéral, et, «fascinée par le bonhomme», amorce là son engagement politique. À son retour d'Europe – avec une licence en sociologie de la Sorbonne – elle devient fonctionnaire sous l'Union nationale mourante, puis chercheuse à l'École nationale d'administration publique avec, déjà, Claude Morin.

Péquiste et militante, elle est présidente régionale du P.Q. de 1974 à 1977 ; aux élections de 1976, elle se présente... et perd dans le comté libéral imprenable de Raymond Garneau, dont elle dépêche pourtant la majorité. Le P.Q. élu, elle devient chef de cabinet de Claude Morin et fonce dans le tas des dossiers inter-gouvernementaux. En 1978, sur un coup de cœur, elle quitte mari et travail pour suivre à Paris un amour éternel... d'un mois. Reconnaisant son erreur, elle rentre sous les commérages.

Aux élections partielles de 1979, elle perd de nouveaux, dans Jean-Talon, aux mains du libéral Jean-Claude Rivest. Lui «pardonnant ses frasques», Morin la réintègre au ministère des Affaires inter., où elle devient à l'automne 81 directrice des Affaires françaises. Dès lors, elle travaille encore plus «à sensibiliser l'ensemble de la classe politique française, à droite ou à gauche, à l'affirmation nationale du Québec», réussissant même à désarmer l'anti-«nationalisme» farouche des socialistes désormais au pouvoir.

Tout ce temps, au Québec, elle ne laisse personne indifférent. Portée aux nues par ses amis, calomniée par les autres, elle est, comme l'écrit en 1979 le

chroniqueur du Globe and Mail William Johnson, «admiration et crainte pour son intelligence, sa beauté, son extrême confiance en elle, son habileté à prendre des décisions et à donner des ordres, ses amis haut placés et son doigté au jeu du pouvoir».

Première femme «délégué général» et au premier poste de la jeune diplomate québécoise, à Paris, elle commence par forcer le protocole du Quai d'Orsay en se faisant appeler «Madame la Déléguée générale».

## Pouvoir

**LVR** : «Pourquoi aviez-vous tellement envie de ce poste à Paris ? Car vous vous êtes bagarrée fort pour l'obtenir, non ?»

**LB** : «Certainement, ça je peux vous le dire ! Quand j'ai entendu Bernard Derome dire aux nouvelles de Radio-Canada, le soir de ma nomination, quelque chose comme «Louise Beaudoin a eu ce qu'elle avait voulu...», ça semblait péjoratif alors que, selon moi, il est normal au contraire de lutter pour avoir un job !

«Si je l'ai tellement voulu, c'est que j'avais décidé depuis quelques années d'arrêter de faire de la politique. Depuis l'âge de 20 ans et jusqu'en 1981, après les élections, disons que la principale définition de moi-même avait été politique. Et je trouvais cela dangereux. Je me disais : «À 45 ans, au milieu de ma vie, quand je vais me retourner, il me semble que ce sera le vide, le néant.»

«Par ailleurs, la politique est tellement aléatoire que j'avais envie d'exercer un métier et d'en arriver au sommet, finalement – avant de refaire un jour de la politique ou autre chose. Alors quand j'ai vu s'ouvrir ce poste à Paris, je me suis dit : «Moi, je me sens prête, je me sens d'attaque, j'ai actuellement cet élan vital ! Je connais bien la France. Il me semble qu'aucun homme, qu'aucune femme ne puisse faire mieux que moi. Alors j'y vais et je tente le coup.» Et la bataille a duré de septembre à janvier. Peu s'opposaient systématiquement à ma nomination mais, spontanément, on ne me voyait pas là...»

Car, malgré sa compétence et ses appuis dans le milieu politique français, l'entourage du Premier ministre doutait de la crédibilité à un poste aussi important d'une «jeune et jolie femme». Saluée par certains comme «une victoire pour l'intelligence», sa nomination en février est vivement contestée par d'autres, dont le journaliste Michel Nadeau du Devoir.

**LVR** : «On a critiqué deux choses : d'abord que vous n'avez pas les compétences spécifiquement économiques nécessaires, alors que le gouvernement souhaite théoriquement des échanges commerciaux plus substantiels ; ensuite, que ce soit une nomination politique, qui enlève éventuellement de la crédibilité à la fonction elle-même. Que répondez-vous à cela ?»

**LB** : «Je ne suis évidemment pas une spécialiste de l'économie, mais je m'y intéresse comme à beaucoup d'autres choses (même si certaines m'accrochent particulièrement, la cause des femmes, entre autres...). Ce n'est pas un handicap de ne pas être spécialisée en questions économiques si on saisit bien les enjeux et si on intervient au bon moment. Et, au niveau où je le fais, ce n'est pas une affaire de techniciens.

«Un diplomate est un généraliste : il y a ici, à la Délégation du Québec, des services culturels, des services économiques, des services de presse... Ma fonction se compare à celle d'un chef d'orchestre, finalement ! Il faut surtout s'adapter rapidement, changer de registre tous les jours, parler intelligemment de tout en évitant les banalités.

«Quant à la question politique, je n'ai jamais caché mes convictions indépendantistes. Je peux cependant en tempérer l'expression, maintenant que je représente tous les Québécois, qui doivent sentir que cette maison est la leur. Sans nier que j'origine de la filière politique, je pense être capable de faire la part des choses.»

**LVR** : «En choisissant ce type de pouvoir, n'avez-vous pas contingenté votre droit de parole, justement ? Entre autres par rapport à l'indépendance, vous que le magazine allemand Die Zeit avait déjà baptisée la «Jeanne d'Arc du séparatisme québécois» ?

**LB** : «Il est vrai que ça limite temporairement mon droit de parole. Mais, comme je crois fondamentalement aux relations franco-québécoises, j'ai l'impression de faire oeuvre utile. Très franchement, j'y crois «à mort» ! J'en ai fait une partie de ma vie. L'essentiel de ma pensée là-dessus ? Il y a 3% de francophones dans le monde. Si nous n'arrivons pas à réaliser des choses ensemble, eh bien, non seulement nous finirons par disparaître – pas demain matin, bien sûr, ni nous ni les 55 millions de Français –, mais ce sera d'ici là le nivellement par le bas, le rouleau compresseur, une sorte de totalitarisme culturel anglo-saxon. Comme Québécois, nous sommes aux marches de cet

## LOUISE BEAUDOIN À PARIS

empire-là. À moins de réagir vite et forcément avec d'autres, c'est-à-dire avec la francophonie. Car la question est vitale: en l'an 2000, nous les francophones du monde entier, serons-nous des traducteurs ou des créateurs en français? C'est pourquoi il me paraît si nécessaire de viser ce pluralisme culturel mondial.»

### Politique

**LVR :** «Pourquoi trouviez-vous dangereux de n'avoir fait, de 20 à 38 ans, que de la politique?»

**LB :** «Parce qu'en plus d'être envahissante, la politique risque de vous vider à un moment donné. C'est un métier où les apparences comptent beaucoup; le contenu, le fond, la réalité elle-même sont occultés par ces apparences sur lesquelles se fonde souvent et à tort l'opinion publique.

«Il me semblait dangereux pour mon être à moi, pour ma vie intérieure tout au moins, de continuer à faire de la politique sans avoir de substrat ou, en tout cas, quelque chose d'autre dans la vie. Parce que la politique, ça bouffe tout. Avec ces horaires, on ne s'appartient plus et je ne suis pas sûre qu'au bout de 15 ans on ait encore le temps de réfléchir, de se garder un petit espace à l'intérieur de soi.»

**LVR :** «Impossible d'avoir une double vie?»

**LB :** «Voilà!»

### Féminisme

**LVR :** «Vous dites être arrivée au féminisme assez tard. Qu'est-ce que vous entendez par là?»

**LB :** «Pour moi, le féminisme a été très individualiste. À 14 ans, j'ai lu Simone de Beauvoir et je me suis dit: «Moi, ma vie, ça ne sera pas comme ma mère et ma grand-mère» (ça, c'est pas gentil pour ma maman!). Comme le modèle qu'on me donnait, en fait. Que voulez-vous, ma mère aurait voulu que je fasse les sciences domestiques! La preuve, chaque fois qu'elle me voit, elle regrette d'avoir si mal réussi sa fille, en un sens!

«Avec un frère plus vieux que moi, j'ai connu tous les stéréotypes et je me suis révoltée rapidement. Alors on m'appelait «garçon manqué» (qu'on parle de mon

charme aujourd'hui, ça me fait rire: j'ai plutôt conservé le style tomboy!). En fait, j'ai voulu rejeter tout ce qu'on me disait d'être — une petite fille modèle à la maison comme à l'école — j'ai rejeté ça... et peut-être le bébé avec l'eau du bain. Je reconnais que je n'ai jamais cousu un bouton ni tricoté un chandail, et que je n'ai jamais fait cuire un oeuf. C'était aussi extrême... et aujourd'hui, parfois, je serais bien contente de savoir le faire! Mais j'ai un mari formidable qui sait coudre, faire la cuisine et puis bon...

«Finalement, ce partage des valeurs et des tâches supposément masculines ou féminines, voilà ce que j'ai mis en cause, ce déterminisme sociologique. Cependant, je vous dirais qu'on n'est jamais à l'abri de ce danger-là. J'ai lu *Le Complexe de Cendrillon* et ça m'a drôlement inquiétée... même moi! Parce que parfois je me dis que ce serait bien de me faire prendre en charge de temps en temps, de me faire dorloter quand je suis fatiguée, etc. De régresser, finalement. Mais c'est le genre de choses qui me passent par la tête le soir, toute seule dans mon grand appartement.»

**LVR :** «Mais vous savez, on a droit à ses contradictions!»

**LB :** «Voilà!... Quant à prendre conscience de la dimension collective de la question des femmes, il a fallu que ce soit via le P.Q., avec des femmes comme Claire Bonenfant, à force de travailler avec elles et de m'apercevoir qu'individuellement, dans un parti politique, on ne pouvait pas y arriver. À défaut d'être 50 députées, il fallait au moins être 50 à la base pour faire évoluer le parti, le gouvernement, la société elle-même. C'était vers 1973.

«En fait, moi qui suis devenue indépendantiste et féministe à peu près au même moment, je ne me suis jamais fait tellement d'illusions sur le fait que l'indépendance réglerait automatiquement la question des femmes... mais personne ne nous retournera dans nos cuisines, de toute manière.

«Mais, vous savez, par rapport à la condition des femmes en général, je n'ai pas tout lu, je ne suis pas spécialiste (là non plus!)... mais mon sentiment très profond est que les femmes devraient pouvoir choisir ce qu'elles veulent faire de leur vie, aller à la limite de leurs possibilités, vraiment créer et réaliser. Que ce soit ou non en termes de pouvoir, cela n'a strictement aucune importance.

«Moi qui ai 38 ans, toute mon adolescence a porté sur cette détermination à me donner les moyens de choisir. J'ai toujours fait la vie que je voulais, sans me préoccuper des placotages ambiants, mais ça m'a causé des problèmes à

## Des livres à en rêver...

### NUIT BLANCHE

l'actualité du livre



UN FLEUVE A LIRE

**Nuit blanche?** C'est une revue québécoise d'information entièrement consacrée au monde du livre francophone.

**Près de cent** commentaires par numéro sur les nouvelles parutions, mais aussi des chroniques personnalisées, des entrevues, des portraits ou articles thématiques, un dossier et des listes de nouveautés.

**Un vaste éventail** de champs d'intérêts: roman québécois et étranger, essais, science-fiction, poésie, bande dessinée, féminisme, livres pratiques, science, roman policier... etc.

**84 pages** par numéro et 6 parutions par année: de quoi vous permettre de suivre l'actualité littéraire de très près.

**Nuit blanche**, un instrument de référence qui vous deviendra vite indispensable.

### GRATUIT!

2 anciens numéros pour tout nouvel abonnement.

Entourez d'un cercle les 2 anciens numéros (gratuits) que vous désirez recevoir:

Je désire m'abonner à **Nuit blanche** à compter du numéro \_\_\_\_\_  
Je joins un chèque de 1000 \$ Can. pour 6 numéros.

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Rue \_\_\_\_\_ App. N. \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Province \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_

N'oubliez pas votre chèque à l'ordre de **Nuit blanche**, 20 rue St-Jean, Québec, Qué. G1R 1N6

**Anciens numéros disponibles:**  
2.00 \$ l'exemplaire.

N° 7. Automne 1982  
La littérature fantastique

N° 8. Hiver 1983  
Franz Kafka

N° 9. Printemps, Été 1983  
Écrivains de la Nouvelle-  
Angleterre

N° 10. Automne 1983  
Littérature et cinéma

N° 11. Décembre 1983  
Littérature: le Canada  
existe-t-il?

N° 12. Février, Mars 1984  
Utopies: la chute libre

N° 13. Avril, Mai 1984  
Bachelard, philosophe  
et poète

l'occasion. Ce n'était pas évident. Comme je voulais être «l'égale» des hommes, sinon leur supérieure, j'ai valorisé certains types de comportement. Mes émotions, je les ai refrénées continuellement parce que je menais une bataille très dure et qu'à leurs yeux certaines façons de réagir étaient inacceptables.

## Hommes

**LVR** : «Ce que je pense des hommes ? Il y en a peu qui comprennent, qui saisissent le problème des femmes. Ou ils sont totalement inconscients ou ça les étonne ou ils répondent : «Voyons, voyons, ta cassette numéro 7, on l'a déjà entendue !»... ou je ne sais pas quoi. C'est vrai que c'est difficile.

«Mais, malgré tout ça, je n'ai pas envie de me couper du plaisir – c'en est un pour moi, carrément – de vivre normalement avec des hommes, autant qu'avec des femmes...»

**LVR** : «Qui parle d'aller vivre sur une île déserte ?»

**LB** : ... alors quand certaines expressions du mouvement féministe, américaines entre autres, faisaient de tous les hommes des salauds, des cochons, je ne marchais plus.

«Qu'il faille des plus radicales, des extrémistes même, pour faire avancer les autres, je suis d'accord. Mais, moi, je ne l'aurais pas été. Je pense qu'il faut faire de l'entrisme, face au pouvoir traditionnel, et en même temps essayer de changer les choses par d'autres biais.»

**LVR** : «Par rapport à la haine des hommes qu'on attribue si facilement aux féministes, l'historienne Michèle Jean disait le 8 mars dernier, en entrevue à Radio-Canada, que n'importe quel mouvement politique (de libération) a besoin d'identifier un ennemi commun pour progresser, que c'est la première étape de la lutte, qu'il ne faut pas en conclure que toutes les adhérentes le pensent individuellement... Et puis, vous avez lu le Portrait du colonisé, d'Albert Memmi, non ?»

**LB** : «D'accord, je comprends, je n'y avais pas pensé ainsi, effectivement...»

## Avenir

**LVR** : «Advenant une défaite du P.Q. aux prochaines élections et votre retour prévisible au Québec, retourneriez-vous vers l'action politique directe, électoraliste, ou poursuivrez-vous en relations internationales ?»

**LB** : «Quoi qu'il arrive – un mandat à l'étranger dure normalement trois, quatre ans – je n'aurai pas très envie d'aller à Atlanta ou Chicago, dans une autre maison du Québec. Paris est le poste le plus important de la diplomatie québécoise, j'ai l'impression d'en avoir fait le tour. Ou bien je continuerai en matière internationale au sein du gouvernement québécois, comme fonctionnaire ou je retournerai en politique ou encore je ferai du journalisme audiovisuel, à la télé... J'ai toujours dit que, dans une deuxième vie, j'aimerais être journaliste, parce que c'est pédagogique, comme la politique. Et je pense qu'avant 45 ans, on peut fort bien réorienter sa vie, même si c'est difficile.»


**LVR** : «Advenant un retour en politique, et que vous soyez élue et ministrable, accepteriez-vous un poste à la condition féminine ?»

**LB** : «J'y avais déjà pensé. Et j'avais accepté. Je présume que ce serait la même chose. Dans les années 70, quand on rêvait que le P.Q. prenne le pouvoir, c'était certainement un des dossiers qui m'intéressaient le plus, avec les Affaires intergouvernementales. Mon idée n'a pas changé.»

**LVR** : «Autre possibilité : vous qu'on dit ambitieuse, ne rêvez-vous jamais d'être un jour première ministre du Québec ?»

**LB** : (Après qu'elle ait cessé de rire) «Mes amis m'en parlent, des fois... Mais, comme la plupart des gens normaux, j'ai besoin de huit heures de sommeil et je sais trop quelle vie de fou ça signifie. Ne serait-ce que sur le plan physique, c'est impossible.

«Être premier ministre, pouvez-vous imaginer ? On en a tué une couple, au Québec... qui sont morts à la tâche ! C'est souvent ingouvernable, avec des grèves tous les trois ans, des psychodrames, la question nationale, etc. Additionnez tout ça : ça demande une résistance telle que je me questionnerais, avant même de retourner en politique !»

Dommage. 

Entrevue :  
ARIANE EMOND  
FRANÇOISE GUÉNETTE



*Le Funambule*  
*café-chimères*

3817, rue Saint-Denis, Montréal 287-9407

LE FUNAMBULE vous offre un vaste choix de café, thé, tisanes et chocolats.

Salut !

Je t'invite, avec le retour du soleil, à l'une des terrasses de mon café. Tu pourras profiter des spéciaux du midi et soir et arroser le tout d'une belle variété de bières et de vins importés. Tu peux venir me retrouver tous les jours de 8h le matin à 5h de la nuit. Ensemble nous passerons de chauds moments. A bientôt et bon été.

Le funambule x x x



32

PLATEAU MONT-ROYAL

M et Mme  
Sout Le monde,  
Plateau Mont-Royal,  
Montréal, Québec.